Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 13

Rubrik: Les films

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'histoire de New York, écrite dans le sang

La grande boucherie

Gangs of New York

de Martin Scorsese

Fasciné par la cruauté des affrontements quasi tribaux qui opposaient à New York, au XIXe siècle, Américains et immigrés irlandais, Martin Scorsese a enfin porté à l'écran son projet de vingt ans. Bruit et fureur sont au rendez-vous, au risque de réduire l'Histoire à un pur spectacle. Par Charlotte Garson

Saviez-vous que New York, ville des Etats-Unis considérée aujourd'hui comme la plus raffinée, s'est élevée sur un tas de cadavres fumants? C'est ce que s'emploie à rappeler Martin Scorsese dans son épopée qui mélange délibérément une guerre des gangs – affrontement sans merci entre résidents et immigrés – aux émeutes contre la conscription obligatoire pour la guerre de Sécession. Si son amour pour sa ville natale ne fait aucun doute depuis «Taxi Driver» (1976), son travail aux studios Cinecittà de Rome avec Dante Ferretti – décorateur de Pasolini – aboutit à une reconstitution minutieuse, mais aussi, il ne le cache pas, puissamment colorée par son propre imaginaire.

Une vision de l'Histoire... tranchée

La scène d'ouverture prend place, dirait-on, dans quelque antre moyenâgeux, et pourtant l'enseigne d'un immeuble nous situe dans l'Old Brewery, véritable Cour des miracles du quartier de Five Points. Les Vallon père et fils, catholiques irlandais du gang des Dead Rabbits (lapins morts), se préparent à combattre ceux qui se nomment les Natifs – la présence de ces immigrés «établis» précédant celle des nouveaux venus.

Au lieu d'une tranquille scène d'exposition, nous voici plongés *in medias* res dans la violence la plus crue: Vallon et ses hommes fourbissent leurs poignards pour une lutte à mort. Comme le père le dit à son petit garçon quand il se coupe en se rasant: «Le sang doit rester sur la lame.» Il y restera puisque, trucidé par le chef rival – William Cutting, au patronyme aiguisé! – le père a transmis à son fils un sens de la vengeance irréprochable. Seize ans plus tard, le garçon (DiCaprio, musclé pour l'occasion) revient dans le quartier et s'engage incognito au service du chef ennemi. «Gangs of New York» est donc l'histoire de deux communautés qui voient, en l'espace de vingt ans, leurs affrontements tribaux supplantés par l'intervention armée des troupes fédérales venues enrôler les pauvres par la force pour servir de chair à canon contre les Sudistes.

L'idée intéressante du scénario consiste à faire se télescoper deux vues politiques: celle, primitive, des clans, et celle, tout en pots-de-vin, de la démocratie naissante qui a déjà des allures de ploutocratie. Les riches échappent en effet à la guerre en payant 300 dollars, somme astronomique pour un habitant de Five Points. Tout absorbés par leurs larcins quotidiens, les

Amsterdam Vallon (Leonardo DiCaprio)

pauvres n'ont que faire de cette guerre entre Yankees et Sudistes: pour eux, le Sud s'arrête au port de Manhattan!

Le film convainc certes par une description de l'archéologie sociopolitique de la ville qui privilégie le point de vue de la rupture historique à celle de l'évolution (la séquence finale, transformation de la *skyline* en fondu enchaîné à travers les siècles, omet de faire disparaître les tours jumelles...). Scorsese se révèle en revanche moins inspiré lorsqu'il sacrifie ses personnages au profit de la veine épique. DiCaprio n'a que quelques dialogues pour convaincre, le reste n'étant que cris et grognements, et la belle voleuse dont il tombe amoureux (Cameron Diaz) n'est guère mieux lotie, ses grands yeux bleus assortis à une teinture roux-irlandais étant censés faire le reste. Heureusement, Daniel Day-Lewis (absent des écrans depuis 1997) rachète ce manque d'épaisseur des «bons» en offrant un personnage de «méchant» fascinant: Cutting, xénophobe qui règne sur le quartier par la terreur, est surnommé Bill le boucher (la boucherie est réellement son hobby!). Il torture ses victimes comme il dissèque ses cochons: sans état d'âme.

EN FOUILLANT LES STRATES DE LA GROSSE POMME, LE RÉALISATEUR PASSE COMPLÈTEMENT SOUS SILENCE UN SANG BIEN PLUS ABONDANT QUI EN EST LE TERREAU: CELUI DES AMÉRINDIENS, LES VÉRITABLES NATIFS

La relation de confiance ambiguë qui se crée entre le jeune homme et lui n'est pas sans rappeler celle des maffieux des «Affranchis» («Goodfellas»), dont le code de l'honneur anachronique était plus souvent violé que respecté.

Archéologie de la terreur

Cet «ogre» flamboyant mis à part, les personnages sont donc éclipsés par les décors somptueux, et il en va de même pour le récit, les baisses de tension entre les combats étant paresseusement comblés par la voix off du héros. Bizarrement, au lieu d'entraîner le spectateur dans l'intimité d'une subjectivité, ce commentaire laisse une désagréable impression de didactisme.

S'il est regrettable que Scorsese, avec ce film, se pose finalement en patriote bon teint (la chanson du générique célèbre «ces mains qui ont bâti l'Amérique»), il s'autorise malgré tout à égratigner au passage la démocratie américaine actuelle («L'important, dans une votation, déclare l'élu démocrate du cru, c'est le comptage»).

En fouillant les strates qui forment le feuilleté de la Grosse Pomme, le réalisateur passe complètement sous silence un sang bien plus abondant qui en est le terreau: celui des Amérindiens, les véritables natifs. *f*

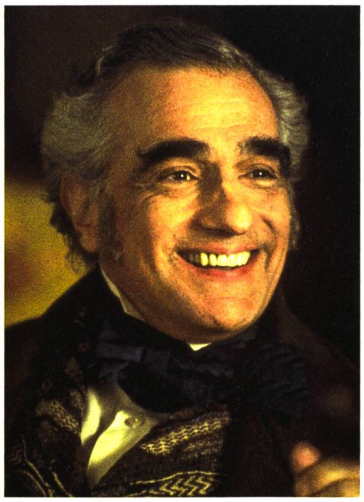
Réalisation Martin Scorsese. **Scénario** Jay Cocks, Steven Zaillian, Kenneth Lonergan. **Image** Michael Ballhaus. **Musique** Howard Shore. **Son** Phil Stockton. **Montage** Thelma Schoonmaker. **Décors** Dante Ferretti. **Interprétation** Leonardo DiCaprio, Daniel Day-Lewis, Cameron Diaz, Jim Broadbent... **Production** Miramax Films, Harvey Weinstein. **Distribution** Ascot-Elite (2002, USA). **Site** www.gangsofnewyork.com **Durée** 2 h 50. **En salles** 8 janvier.

Scorsese, New York, les gangs et la foi

Toujours très attendus, les films de Scorsese, à l'instar de «Gangs of New York», concilient style personnel et spectacle grand public. Son engagement sans réserve pour la conservation du patrimoine cinématographique en dit un peu plus sur la personnalité de ce cinéaste captivant. Mais de loin pas tout. Portrait. Par Alain Boillat

Autant influencé par la tradition hollywoodienne que par la Nouvelle Vague française, Martin Scorsese résout admirablement bien l'équation «Spielberg + vrai cinéma». Si son dernier film, «A tombeau ouvert» («Bringing Out the Dead», 1999), est le rejeton difforme et décevant d'un accouplement entre une série TV et le recyclage de son chef-d'œuvre existentialiste «Taxi Driver» (1976), n'oublions pas le souffle romanesque, porté par des commentaires off entrelacés, qui traverse ses films des années 90.

Martin Scorsese, en costume pour une apparition dans «Gangs of New York»



Dans «Casino» (1995), le cinéaste se paie une ouverture magistrale de près de 45 minutes dans les coulisses de Las Vegas où il démontre, en suivant différents personnages, que rien n'est plus clinquant que les pièces de monnaie, réalisant ainsi le projet de Godard de filmer de visu la circulation de l'argent. En dépeignant le milieu maffieux des propriétaires de casinos, il renoue, après «Les affranchis» («Goodfellas», 1990), avec la violence urbaine com-munément associée à ses films. Le comédien Joe Pesci ne dépare pas dans la cohorte des hystériques imprévisibles qui peuple l'univers de Scorsese depuis le Johnny Boy (Robert De Niro) de «Mean Streets» (1973)[1], faune à laquelle le rythme heurté de ses films doit autant qu'au rock des *seventies*. Chez Scorsese, on prend des coups: le boxeur Jake LaMotta («Raging Bull», 1980) en sait quelque chose!

L'une des nombreuses facettes de sa production (pour ne rien dire de ses comédies) réside dans son intérêt pour le passé. Celui du cinéma d'abord, puisque Scorsese s'engage activement pour la conservation de classiques et a consacré récemment deux documentaires à leur histoire, avec un regard personnel sur les cinématographies hollywoodiennes et italiennes.

Quant aux fictions, on notera l'aisance avec laquelle il passe du New York des petites frappes de Little Italy qu'il a connues dans sa jeunesse, à la ville surannée du «Temps de l'innocence» («The Age of Innocence», 1993), du Christ au dalaï-lama («La dernière tentation du Christ / The Last Temptation of Christ», 1988 et «Kundun», 1997). À travers ces reconstitutions historiques, il prouve l'intelligence d'une mise en scène où plane l'influence de Visconti.

Par-delà leur diversité, les films de ce réalisateur qui se destinait à devenir prêtre se rejoignent sur un point: la thématique religieuse de la faute et du rachat. Si le traitement de ces sujets peut paraître quelquefois un peu lourdaud, force est de constater la dimension particulière que ces éléments lyriques ajoutent à la peinture crue d'un milieu social. Scorsese sait trouver l'équilibre qui lui évite de tomber dans un cinéma pour catéchistes à court d'exemples. Plus du côté de l'effet que de la finesse, ses films témoignent néanmoins d'une grande maîtrise du 7e art. *f*

LES FILMS DE CE RÉALISATEUR QUI SE DESTINAIT À DEVENIR PRÊTRE SE REJOIGNENT SUR UN POINT: LA THÉMATIQUE RELIGIEUSE DE LA FAUTE ET DU RACHAT

1. «Mean Streets» sera diffusé sur Arte le 16 janvier à 20 h 45.

La belle voleuse Jenny (Cameron Diaz)

Gangs of New York

ou les péripéties d'une sortie étrangement repoussée d'un an...

Le dernier bébé de Martin Scorsese, «Gangs of New York», dont la sortie américaine a eu lieu le 20 décembre dernier, était initialement prévue en décembre 2001. Alors que cette fresque historique raconte justement – c'est du moins ainsi que le site officiel la dépeint – l'histoire d'une naissance, précisément celle de la Nation américaine, sa venue au monde a véritablement été épique.

Les retards commencent dès la phase du tournage, obligeant Leonardo DiCaprio à reporter son engagement pour «Catch Me If You Can» de Spielberg, qui devrait finalement sortir aux USA quelques jours après «Gangs of New York», lors des fêtes de fin d'année bénies des producteurs. Mais les aventures du film de Scorsese ne s'arrêtent pas là: en octobre 2001, le producteur du film Harvey Weinstein (Miramax), exige du cinéaste des coupes dans un montage jugé trop long et éclaté. Il voit également d'un mauvais œil, dans cette période «post-11 septembre» qui célèbre l'héroïsme des sauveteurs, une scène d'émeute à laquelle participent des pompiers corrompus. La production prétexte donc que la noirceur de «Gangs of New York» convient mal à l'ambiance du moment.

En avril 2002, Scorsese propose une version, raccourcie d'une heure, de 2 h 40, résultat d'un important et coûteux travail de postproduction. Toutefois, la fin de ce nouveau montage ne satisfait pas le cinéaste... Certaines rumeurs laissent même entendre qu'il aimerait la retourner! De fil en aiguille, «Gangs of New York» ne put être présenté au Festival de Cannes. Peu d'informations circulent en revanche sur la suite des péripéties du film... jusqu'à cette fin d'année où la sortie est enfin annoncée, avec exactement douze mois de retard! Un vrai cas d'école pour ceux qui aiment opposer schématiquement l'auteur génial au «méchant producteur». (ab) *f*

films
REVUE SUISSE DE CINÉMA
ASCOT ELITE Entertainment Group

20 billets pour le film
Gangs of New York
En salles dès le 8 janvier

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Dès le 6 janvier, les membres du Cercle de Films exclusivement peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro)

En route pour le pays de l'imaginaire

Le seigneur des anneaux - Les deux tours de Peter Jackson

Le deuxième épisode de la saga garde tout de son souffle épique : transbahutés aux quatre coins de l'univers «tolkino-jacksonien», Frodon, Aragorn et les autres cheminent séparément. Mais leur quête d'une voie commune devient perceptible. Par Antoine Le Roy

Très attendue par de nombreux fanatiques, cette suite du «Seigneur des anneaux - La communauté de l'anneau» («The Lord of the Rings - The Fellowship of the Ring») s'inscrit dans la même veine. Elle échappe à l'enlisement de la répétition qui la guettait au premier contour et recycle intelligemment les personnages, les lieux et surtout les actions. Ce deuxième étage de l'édifice, où le conflit opposant deux grands groupes éthniques aurait pu virer au comptage de points, s'avère donc moins lézardé qu'il n'y paraît de prime abord. Il évite notamment le piège que la volonté de traiter en détail la destinée de chaque héros risquait de produire: l'impression de toussotement du moteur peinant à redémarrer après un rodage réussi.

LE RÉALISATEUR ORCHESTRE SON RÉCIT EN MANIANT LA POIGNÉE DES GAZ AVEC DÉLICATESSE

Le vif éclat

En coupant tout contact avec les autres membres de son groupe, Frodon, Hobbit[1] porteur de l'Anneau, perd une certaine vue d'ensemble. Suivant le guide schizophrène Gollum, il traverse une crise existentielle qui le touche dans ses retranchements les plus intimes. Accaparé par le pouvoir de l'Anneau, Frodon vacille et risque plusieurs fois de trahir son engagement. Il faudra toute la bonne conscience et les grands pieds de son compagnon d'échappée, Sam, pour le remettre d'aplomb. De leur côté, Aragorn le guerrier, Legolas l'elfe et Gimli le nain taillent leur route à coups d'épée, de hache et de flèches. Ce petit ménage à trois leur fait découvrir les joies du maternage mutuel. De même, ils aiguisent jusqu'au fil leur instinct de combattants unis comme les trois Suisses. Au milieu du chaos et de la destruction, la force brute, alliée à l'esprit tactique, l'emporte parfois sur toute autre tentative de médiation. Pippin et Merry échappent pour leur part aux sinistres Uruk-hai qui voudraient les bouffer tout cru, en commençant par les jambes, organes non vitaux par excellence. Égarés dans la forêt de Fangorn, ils butent contre le tronc de Sylvebarbe, l'arbre qui ne reste pas de bois bien longtemps...

Le monde des guerres

En faisant converger tous ces petits ruisseaux, Peter Jackson forme des rivières qui iront à leur tour enfler le fleuve dont les déchaînements aboutiront à la grande bataille, point culminant et magistral de cette grande épopée. Le réalisateur orchestre son récit en maniant la poignée des gaz avec délicatesse, tout en jouant avec la marche avant et arrière, montrant par là son intention de faire du surplace le plus longtemps possible. Il creuse ainsi un sillon narratif de plus en plus profond avant de libérer sa pleine puissance expressive en un démarrage en côte puissant et sans calage.

Soulignons la cohérence visuelle et sonore, en parfaite harmonie avec une action forte et un décor impressionnant. Au nombre des quelques ombres qui parsèment le tableau, il y a cette honteuse manie de chauffer la salle pour la tenir en haleine jusqu'au prochain épisode, notamment lorsque certains personnages clés s'interrogent soudain sur l'avenir de leurs aventures. De quoi casser l'ambiance. *f*

1. De petite taille et pourvus de grands pieds velus, les Hobbits sont des êtres paisibles et sédentaires vivant sous les collines de la Comté, loin du monde des hommes.

Titre original «The Lord of the Rings - The Two Towers». **Réalisation** Peter Jackson. **Scénario** Peter Jackson, Fran Walsh, Philippa Boyens, Stephen Sinclair, d'après l'œuvre de J.R.R. Tolkien. **Image** Andrew Lesnie. **Musique** Howard Shore. **Son** Ethan Van der Ryn, Mike Hopkins. **Montage** D. Michael Horton. **Décors** Grant Major. **Interprétation** Elijah Wood, Sean Astin, Viggo Mortensen, Ian McKellen... **Production** New Line Cinema, WingNut Films, The Saul Zaentz Company; Barrie M. Osborne, Peter Jackson, Fran Walsh. **Distribution** Warner Bros. (2002, USA / Nouvelle-Zélande). **Site** www.leseigneurdesanneaux.com. **Durée** 2 h 58. **En salles** 18 décembre.

Sam (Sean Astin), fidèle compagnon de Frodon (Elijah Wood)

La fureur de vivre

Sweet Sixteen
de Ken Loach

En suivant la trajectoire d'un adolescent issu de la classe ouvrière, Ken Loach révèle l'impuissance d'une société qui abandonne à elle-même une génération pourtant avide de compréhension et de reconnaissance. Par Nathalie Margelisch

On ne présente plus Ken Loach. Depuis une trentaine d'années, sa caméra dénonciatrice parcourt les méandres de la vie ouvrière. Bien plus que cette inépuisable capacité à s'indigner sur le sort réservé aux plus faibles, c'est sa faculté de saisir l'air du temps qui fascine. Dans son film précédent, «The Navigators», il décrivait les méfaits de la libéralisation, doctrine économique qui influence plus que jamais notre vie quotidienne. Dans «Sweet Sixteen», il évoque à nouveau une préoccupation très actuelle: la crainte et l'incompréhension de notre société devant la délinquance juvénile.

Ken Loach est un as de la démonstration. Il pose ses scènes comme des jalons qui mènent au constat final, accablant

C'est peu dire que le film prenait une résonance très particulière en mai dernier au Festival de Cannes, où il était présenté en compétition officielle[1]. En pleine campagne électorale sur l'insécurité, cette description du destin tragique d'un adolescent faisait écho aux multiples articles décrivant une jeunesse menaçante et incontrôlable. S'opposant au discours ambiant qui voit cette frange de la population comme agressive et dangereuse pour la société, Ken Loach soutient le raisonnement contraire: c'est bien la société qui détruit les adolescents les plus démunis, les plus fragiles et la délinquance juvénile est un symptôme non une cause.

Pinball (William Ruane) et Liam (Martin Compston)

Les tourments de l'âge ingrat

Le jeune Liam (Martin Compston) va bientôt fêter son seizième anniversaire. Il nourrit un modeste espoir: disposer d'un endroit sûr pour accueillir sa mère à sa sortie de prison, créer un vrai foyer pour la soustraire à l'influence négative de son beau-père et de son grand-père qui s'adonnent au trafic de drogue. Pour parvenir à ses fins et acheter le logement de ses rêves, Liam n'a qu'une solution: multiplier les combines illégales qui rapportent de l'argent. Pris dans l'engrenage, il va peu à peu intégrer le milieu, fréquenter des caïds. Un monde dangereux. Mais Liam est prêt à tout, même à tuer. Cet aveuglement lui sera fatal et son projet finit dans le sang.

Ken Loach est un as de la démonstration. Il pose ses scènes comme des jalons qui mènent au constat final, accablant, même si ses convictions politiques restent ici à l'arrière-plan. L'idée consiste à se focaliser sur un destin individuel et à laisser le spectateur juger par lui-même. Au début du film, une scène montre les jeunes gens qui renversent la moto d'un policier. Aucune autre allusion aux forces de l'ordre ne sera nécessaire, tant la scène est parlante. Tout est dit: les adolescents méprisent et défient l'autorité.

Le naturel des novices

Petit à petit, le personnage de Liam s'étoffe, son attitude change. Plutôt timoré au début, il s'oppose d'abord à son grand-père, puis aux petits dealers et lâche enfin son meilleur ami, Pinball (William Ruane), pour jouer dans la cour des grands. Le rôle de Liam est interprété par Martin Compston, un adolescent de 17 ans qui n'avait jamais joué la comédie. Plus intéressé par le football que par le métier d'acteur, il se glisse pourtant avec naturel dans son personnage.

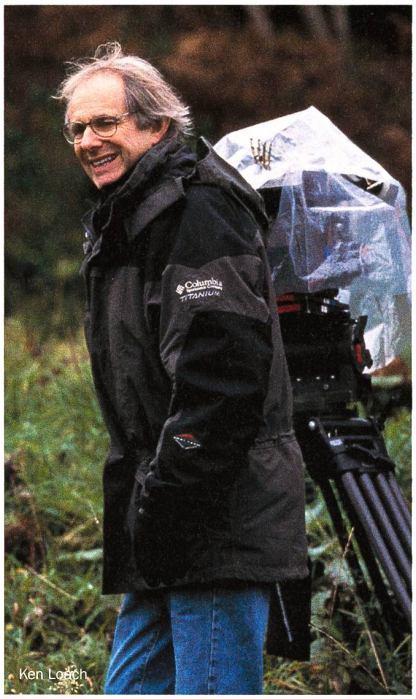
Il a été découvert après des mois de recherche à Greenock, une ville située à l'est de Glasgow en Ecosse. C'est dans cette cité à l'identité visuelle très forte que Ken Loach et son scénariste Paul Laverty ont en effet décidé de procéder au casting et de tourner. Un parti pris qui donne au film son authenticité et son âpreté. Des qualités indissociables du cinéma de Ken Loach. *f*

1. Le film y a obtenu le Prix du meilleur scénario.

Réalisation Ken Loach. **Scénario** Paul Laverty. **Image** Barry Ackroyd. **Musique** George Fenton. **Son** Kevin Brazier. **Montage** Jonathan Morris. **Décors** Martin Johnson. **Interprétation** Martin Compston, William Ruane, Annmarie Fulton, Michelle Abercromby... **Production** Sixteen Films, Road Movies, Tornasol Film, Alta Films; Rebecca O'Brien. **Distribution** Filmcooperative (2002, GB). **Durée** 1 h 46. **En salles** 25 décembre.

Rencontre avec Ken Loach et son scénariste Paul Laverty

Le cinéaste Ken Loach, juriste de formation, a trouvé son scénariste idéal en Paul Laverty [1], ancien avocat natif de Glasgow, lauréat du Prix du scénario à Cannes pour « Sweet Sixteen ». Propos recueillis à Cannes par Frédéric Maire


Ken Loach

« Sweet Sixteen » dessine un portrait assez terrible de la société écossaise actuelle. Comment définiriez-vous l'état d'esprit des gens, là-bas ?

KEN LOACH Je parlerais d'un mélange de désespoir, d'énergie et d'humour.

PAUL LAVERTY Le plus gros problème, c'est que l'Écosse est une colonie, exploitée comme telle par Londres. Nous ne contrôlons pas les investissements industriels, ni les fermetures d'entreprises qui mettent au chômage des millions de travailleurs. Les Écossais aimeraient prendre leur propre destin en main. Le personnage principal, Liam, fait preuve d'un certain détachement. Pour les jeunes gens de son âge, la seule activité possible, là-bas, c'est glander, voler des voitures ou vendre de la drogue. Liam s'engage dans ce « travail » avec une passion extraordinaire. De notre point de vue, c'est une aberration, mais c'est hélas la réalité. Pour d'autres, la vie est plus terrible que pour Liam. Lui, il a au moins une relation forte avec sa mère, sa sœur, son ami. Il s'est créé une famille. Il est en revanche difficile d'être optimiste pour l'avenir de son ami Pinball.

LOACH En fait, je crois qu'il faut employer deux mots. La tragédie, d'abord. Il y a de la tragédie quand on voit que les mêmes événements se répètent de génération en génération. Et la désillusion. Paul et moi n'avons aucune illusion sur ce qui se passe au niveau social et économique en Écosse. Les jeunes dans leur ensemble ressentent une immense colère ; ils ont le sentiment d'avoir été trahis par la société. Mais il ne faut pas le voir comme un problème strictement écossais. C'est universel.

Où avez-vous trouvé Martin Compston, le jeune garçon qui joue le rôle de Liam?

LOACH C'était un vrai défi. Nous avons cherché dans la ville où nous avons tourné, Greenock, et aussi à Glasgow. Nous avons vu à peu près 700 adolescents dans des écoles, des clubs de boxe, des équipes de foot – en fait partout où des jeunes se réunissent. Puis nous les avons auditionnés un à un. À dire vrai, beaucoup étaient très talentueux ! Mais Martin avait quelque chose de spécial, de droit, de fort, qui nous a tous séduits!

Comment définiriez-vous le personnage de Liam ?

LOACH Il y a une sorte d'optimisme, de clarté en lui. Pour moi, l'une des choses les plus importantes est que Liam ne se voit pas comme un loser. Il vit un moment difficile, il pourrait être désespéré. Et pourtant il reste optimiste, déterminé à gagner.

Et que diriez-vous de tous ceux qui se trouvent autour de lui ?

LAVERTY En fait, la plupart des personnages de son entourage pourraient être des protagonistes principaux du film. Ils ont quelque chose en commun avec les personnages de « My Name is Joe », une sorte d'humanité rentrée. Jean, la mère de Liam, aimerait bien être la maman dont il rêve... Mais elle n'y arrive pas. Après avoir vécu autant de tristesse, de chômage, c'est impossible ! Le film raconte la perte des illusions que Liam se faisait sur sa mère, quand elle le rejette et prend le parti de son compagnon. Je pense que Chantelle, sa sœur, est émotionnellement plus perceptive, elle a une vision plus claire de sa mère. Elle a aussi un enfant, ce qui change sa vision du monde. Elle est déterminée à ce que son enfant n'ait pas la même vie qu'elle ou Liam.

Avec l'histoire qui est racontée, « Sweet Sixteen » aurait pu être un mélodrame. Pourtant, vous arrivez toujours à trouver la bonne distance entre les personnages et la caméra...

LOACH C'est comme la grammaire quand on écrit en prose : avant tout une question de rythme. Sur les lieux où nous tournons, chaque jour, je me pose la question de savoir comment je veux que les spectateurs voient les personnages dans le film. Ce ne sont pas des objets que l'on place face à la caméra comme de gentils chiens-chiens. Pour moi, le spectateur est un « observateur sympathique » qui, assis dans un coin de la pièce, doit pouvoir comprendre la situation et les personnages d'un œil chaleureux. C'est mon seul critère. *f*

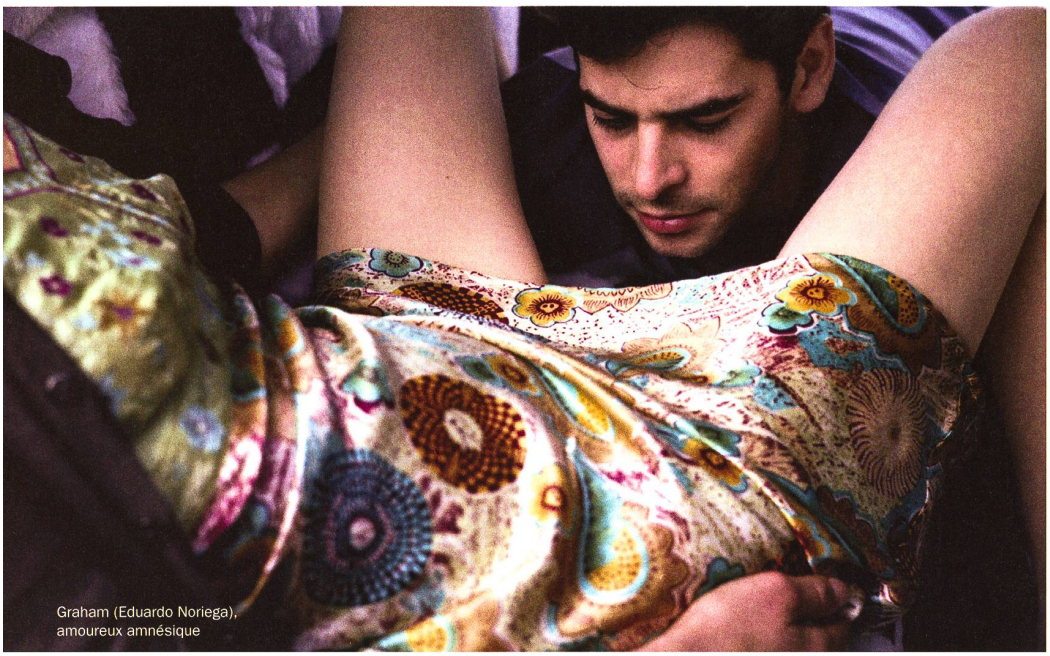
1. Paul Laverty a collaboré avec Ken Loach à partir de « Carla's Song » (1996), alors qu'il travaillait encore pour un organisme humanitaire en Amérique du Sud. Il a ensuite signé les scénarios de « My Name Is Joe » (1998), « Bread and Roses » (2000) et aujourd'hui « Sweet Sixteen ».

films
REVUE SUISSE DE CINÉMA
FILM COOPI ZURICH
20 billets pour le film
Sweet Sixteen
En salles dès le 22 Janvier
Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Dès le 6 janvier, les membres du Cercle de Films exclusivement peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro)

Perpétuelle « première fois »

Novo
de Jean-Pierre Limosin

Cinéaste cinéphile, expert du regard, Jean-Pierre Limosin donne à voir une fable merveilleuse qui renouvelle l'image de l'amour aujourd'hui. Par Frédéric Maire



Graham (Eduardo Noriega), amoureux amnésique

Découvert sur la Piazza Grande à Locarno, « Novo » le bien nommé est un film à part, un objet neuf qui rafraîchit les façons de dire et de montrer l'amour et le sexe. Graham (incarné par le comédien espagnol Eduardo Noriega) est affligé d'une étrange amnésie: il ne se rappelle jamais ce qu'il a fait dix minutes auparavant. Beau garçon, il est convoité par trois femmes. Son employeuse (Nathalie Richard) profite de ses pertes de mémoire pour l'entraîner dans des jeux érotiques, sa femme (Paz Vega) aimerait bien lui donner envie de revenir à la maison, et Irène (Anna Mouglalis), sa nouvelle compagne, mémorise leur amour pour deux – et voudrait bien trouver un jour place dans son souvenir.

films REVUE SUISSE DE CINÉMA
FRENETIC FILMS

10 billets pour le film
Novo
En salles dès le 25 décembre

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Dès le 6 janvier, les membres du Cercle de Films exclusivement peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro)

Graham, bien sûr, n'est qu'une image: à la fois l'objet du désir et l'incarnation d'un regard qui reflète l'émotion première de la rencontre amoureuse, l'attirance, l'extase, tout cela avec l'innocence intacte d'un personnage vivant une perpétuelle renaissance. Comme le calepin sur lequel il griffonne ses souvenirs – pour ne pas oublier – Graham est un livre ouvert, un cahier de notes ou de poèmes qui joue à laisser des traces, des signes, pour perdre et retrouver le spectateur à chaque instant.

Innocence originelle

Coécrit par l'écrivain et réalisateur Christophe Honoré («Dix-sept fois Cécile Cassard»), «Novo» est à l'image de son personnage, bancal et touchant à la fois, un film d'esquisses, de fulgurances, forcément morcelé, mais qui parvient à tenir le cap d'une véritable «expérience» à la fois drôle et poignante. Entre mise à distance et légèreté, Limosin a su retrouver l'émoi des premiers instants, le coup de foudre ou l'amour d'un film. Et provoquer une vraie rencontre – intime et merveilleuse – entre un personnage, une histoire et une caméra. *f*

Réalisation Jean-Pierre Limosin. **Scénario** Christophe Honoré, Jean-Pierre Limosin. **Image** Julien Hirsch. **Musique** Kraked, Zend Avesta. **Son** Laurent Gabiot, François Musy. **Montage** Cristina Otero Roth. **Décors** Jimmy Vansteenkiste. **Interprétation** Eduardo Noriega, Anna Mouglalis, Nathalie Richard, Eric Caravaca... **Production** Lumen Films, Alta Produccíon, Amka Films; Hengameh Panahi, Enrique Gonzalez Macho, Tiziana Soudani. **Distribution** Frenetic Films (2002, France / Espagne / Suisse). **Durée** 1 h 38. **En salles** 25 décembre.

Entretien avec Jean-Pierre Limosin

Jean-Pierre Limosin revient du Japon, où il a tourné « Tokyo Eyes » et un portrait du cinéaste Kitano Takeshi. Rencontre avec une figure atypique du cinéma français. Propos recueillis par Mathieu Loewer

Quelle a été l'idée de départ, l'envie de raconter une histoire d'amour ou d'amnésie ?

C'est la première fois que je réalise un film en réaction. J'ai voulu m'opposer aux représentations sexuelles qu'on peut voir dans des films comme « Sex is Comedy » de Catherine Breillat. Tout a commencé au Musée du Louvre, qui m'avait commandé un documentaire sur une exposition intitulée « Les stratégies sexuelles dans l'art occidental ». Je me suis aperçu que ce que montraient les dessins et les estampes semblait lié à une idéologie de la domination, de la possession et du pouvoir. Comme si le sexe était obligatoirement synonyme de souffrance, de culpabilité, de rapports de force. Mes différents voyages en Asie m'ont appris une autre vision de la sexualité, liée au jeu et à l'art. Au Japon, il y a des traités d'érotologie du VIe siècle où le sexe est présenté de manière frontale et jubilatoire. J'ai réalisé « Novo » avec le désir de montrer la sexualité du côté de la joie. L'amnésie est un gimmick de scénario, un ingrédient ajouté à la narration. La maladie permettait surtout de créer un personnage ayant un style de vie qui correspond bien à l'état amoureux: l'abandon et l'oubli de sa vie sentimentale passée.

L'amnésie du personnage de Graham vous permet aussi d'expérimenter une narration plus libre...

Si j'avais choisi une maladie imaginaire, je pense que la structure du récit aurait aussi été morcelée, en mosaïque. Sur ces questions de narration, le cinéma occi-

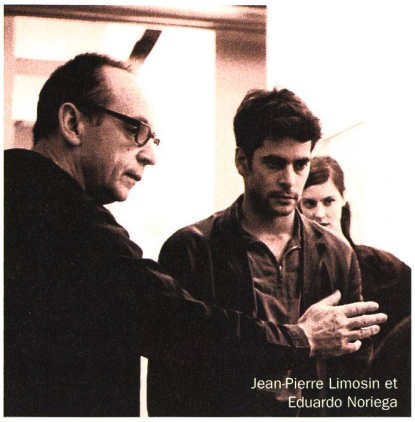
dental est en retard par rapport au cinéma asiatique ou à la littérature, aux expérimentations du surréalisme ou du nouveau roman. Il y a plus de liberté dans un film de Tsui Hark que dans n'importe quel film français. Il y a trop de ces petits films un peu réalistes où on se sent obligé de se conformer scolairement à des scènes d'exposition, de climax, de résolution... qui sont des formes antérieures à la naissance du cinéma, héritées de la littérature du XIXe siècle.

On retrouve cette construction en mosaïque dans les scènes érotiques, qui capturent des instants, un peu comme des haïkus...
Oui, ce sont des éclats, des fragments. J'ai filmé ces scènes du point de vue d'un spectateur qui aurait perdu la mémoire, ou qui la perdrait au fil du film, et qui ne pourrait se raccrocher qu'à des signes. Il fallait aussi aller contre la pornographie, dont la réalisation joue sur la durée avec très peu de montage.

Vous avez comparé «Novo» aux «Idiots» de Lars von Trier...
J'aime beaucoup l'idée très anarchiste que les personnages des «Idiots» envisagent leur vie comme une œuvre d'art. Ils sont à la recherche d'une forme d'innocence, alors que la maladie de Graham lui permet de vivre naturellement cet état dénudé, libéré, offert à tout. Il n'y a que le style qui puisse nous sauver: le réalisme est une crétinerie et l'imaginaire une idiotie... mais l'idiot sait qu'il ne peut pas dupliquer le réel.

Après avoir tourné avec des acteurs japonais dans «Tokyo Eyes», vous avez choisi un acteur espagnol...
J'aime bien les options politiques et c'en est peut-être une: la volonté de métisser les choses, de ne pas rester dans son canton parisien, dans ses certitudes. Mais pour «Novo», je n'ai pas trouvé d'acteur français qui correspondait vraiment au personnage. Alors peut-être qu'inconsciemment je ne voulais pas en trouver pour aller voir ailleurs! En plus, le fait qu'Eduardo ne parle pas sa langue donne l'impression qu'il parle «à côté de son corps», ce qui est parfait pour le rôle.

Vous accordez à la musique une place plutôt inhabituelle dans le cinéma français...
Son rôle est intégré à l'écriture. Au lieu d'utiliser la musique comme un accompagnement, j'ai essayé d'en faire quelque chose de


Jean-Pierre Limosin et Eduardo Noriega

perpendiculaire au récit. Les amants se parlent à travers la musique, comme lorsqu'on entend «Sex With Strangers» de Marianne Faithfull.

Comme dans «Tokyo Eyes», le personnage utilise les gadgets électroniques dernier cri...
Ce sont des prothèses pour se rapprocher de l'autre. J'aime bien que ces machines-là soient utilisées comme ça, que la technique soit détournée à des fins affectives. *f*

Kaïm, jeune Afghan exilé en Iran

La guerre en hors-champ

Delbaran d'Abolfazl Jalili

Portrait d'un gosse afghan exilé à la frontière iranienne, «Delbaran», loin du pensum à message, sidère par son magnifique sens de l'ellipse. Par Charlotte Garson

Depuis une quinzaine d'années, le cinéma iranien a appris à contourner la censure par l'allusion et la métaphore et, pour cela, à mettre en scène de préférence des enfants. Pourtant, l'œuvre d'Abolfazl Jalili – cinéaste dont on espère que cette sortie fera redécouvrir «Don» («Daan») et «Danse de la poussière» («Raghs-e-khak»), ses films précédents – surprend par ses choix esthétiques très forts, biens distincts de la métaphysique d'un Kiarostami ou de la tendance documentaire de «Kandahar» de Mohsen Makhmalbaf. Les premières séquences – une série de gros plans sur des barbelés, un pneu crevé et une pierre – s'écartent délibérément d'un récit linéaire. Mais cette fragmentation fait sens au-delà d'un certain esthétisme photographique: les objets, pompe à eau capricieuse ou poignée de clous, sont les seuls repères dans la vie de Kaïm, immigré illégalement en Iran comme des millions de ses compatriotes fuyant les talibans.

Cet adolescent afghan tout en force n'en n'est pas moins aussi fêlé de l'intérieur que les machines qu'il rafistole. Recueilli comme garçon à tout faire dans un café de la frontière, au lieu-dit Delbaran, par Khan, tenancier et passeur à ses heures, Kaïm court en tous sens sur le sol rocailleux, tantôt pour réparer une voiture, tantôt pour échapper à un inspecteur de l'immigration iranien vitupérant comme un Louis de Funès local dans une vieille BMW vermillon.

Hors-champ, grâce à un remarquable travail sur le son, les objets en tous genres circulent, trafics de petite ou de grande envergure (clandestins, drogue, armes, jeux de cartes désormais prohibés), et la guerre gronde, clôturant cet espace qui nous paraît si ouvert à l'état naturel. Économe à l'extrême et presque sans dialogues, «Delbaran», syncopé mais lent, s'installe dans l'oreille et le regard du spectateur et y demeure, bien mieux qu'un long discours sur l'exil et la guerre. *f*

Réalisation Abolfazl Jalili. **Scénario** Reza Saberi. **Image** Mohamad Ahmadi. **Son** Hassan Zarfam. **Montage** Abolfazl Jalili. **Interprétation** Kaïm Alizadeh, Rahmatollah Ebrahimi, Kobra Birjandi... **Production** Film-e-Aval, Office Kitano, Bandai Visual, T-Mark; Abolfazl Jalili, Ichiyama Shozo. **Distribution** Spoutnik (2001, Iran / Japon). **Durée** 1 h 36. **En salles** du 7 au 19 janvier.

Adam Sandler dans un rôle sur mesure

Ivre de sons et d'images

Punch-Drunk Love

de Paul Thomas Anderson

Le talentueux réalisateur de «Boogie Nights» et de «Magnolia» fait preuve une fois de plus d'une originalité et d'un style visuel détonants. Sur une histoire ténue, il crée un festival d'images et de sons qui explosent comme un feu d'artifice. Par Nathalie Margelisch

Le film commence d'étrange manière: dans un entrepôt situé au milieu de nulle part, Barry (Adam Sandler[1]) téléphone, assis à son bureau. Soudain, il se lève et sort dans la rue où il est témoin d'un accident de voiture (événement qui ne sera jamais expliqué). Puis un camion s'arrête, laissant un harmonium à l'abandon sur le trottoir. À ce stade, on s'interroge. Et tout à coup, certains plans extraordinaires des films d'Anderson nous reviennent à l'esprit, comme la mémorable pluie de grenouilles de «Magnolia». Sans même avoir le temps de se ressaisir, nous voilà embarqués dans un délire visuel et sonore.

Love story décalée

S'inspirant de l'histoire vraie d'un ingénieur civil californien qui gagna le droit de voler en avion jusqu'à la fin de sa vie grâce à ses 12'150 coupons découpés sur des pots de pudding, le film évoque la rencontre de l'étrange Barry et de Lena. Barry Egan est un homme simple. Son plus gros problème, ce sont ses sept sœurs. Maternelles, possessives, autoritaires, elles l'envahissent, l'étouffent. En réaction, le jeune homme s'isole. Un soir, seul chez lui, il compose un numéro du téléphone rose. Mal lui en prend. La charmante jeune femme avec laquelle il pensait nouer des liens le fait chanter. Entre-temps, il a rencontré Lena Leonard (Emily Watson). De fil en aiguille, la vie solitaire et effacée de Barry prend une autre dimension.

Anderson aime les personnages décalés. D'emblée, le couple formé par Adam Sandler et Emily Watson détonne. Humoriste célèbre aux Etats-Unis, Sandler dégage une aura comique très particulière. En face de lui, Emily Watson, actrice habituellement abonnée aux rôles intenses et dramatiques, interprète un personnage timide et mystérieux. L'évolution de leur relation constitue le fil conducteur du film. Autour d'eux gravitent des personnages aussi extravagants les uns que les autres. Les sœurs hystériques de Barry, son beau-frère dentiste, un vendeur de matelas (Philip Seymour Hoffman): tous participent à l'atmosphère d'étrangeté.

Humour en technicolor

Pour haut en couleur que soient ces personnages, c'est surtout la mise en scène fulgurante d'Anderson qui rend le film unique, et l'empreint d'une dimension quasi surréaliste par la perfection du cadrage et l'esthétique irréprochable des plans. L'utilisation de couleurs franches, comme le bleu vif du costume de Barry, s'inspire des comédies musicales des années cinquante comme «Un Américain à Paris» («An American in Paris») de Vincente Minnelli. Elles insufflent de la vitalité aux images et séduisent l'œil.

Quant à la musique, elle est un langage à elle seule. Chez Paul Thomas Anderson, la bande sonore a toujours participé de manière essentielle à la construction de l'édifice. Ainsi, lorsque les sœurs de Barry apparaissent à l'écran, on entend retentir des airs militaires. Des sons étranges se mêlent aux mélodies, dans une approche très organique: certaines scènes sont accentuées par des détonations à vous déchirer les tympans, ou accompagnées par des percussions. Dans «Punch-Drunk Love», l'acuité du regard qui caractérise habituellement les films d'Anderson s'efface derrière la jouissance pure de la mise en scène[2]. On peut le regretter, mais devant tant de brio, est-ce bien raisonnable de bouder son plaisir? *f*

1. Voir portrait d'Adam Sandler en pages 4-5.
2. Le film a partagé le Prix de la mise en scène au Festival de Cannes 2002 avec «Ivre de femmes et de peinture» d'Im Kwon-taek.

Réalisation, scénario Paul Thomas Anderson. **Image** Robert Elswit. **Musique** Jon Brion. **Son** Phil Benson. **Montage** Leslie Jones. **Décors** William Arnold. **Interprétation** Adam Sandler, Emily Watson, Luis Guzmán, Philip Seymour Hoffman… **Production** Revolution Studios, New Line Cinema Ghoulardi Film Company; Joanne Sellar, Daniel Lupi, Paul Thomas Anderson. **Distribution** Ascot-Elite (2002, USA). **Site** www.punchdrunklove.com. **Durée** 1 h 35. **En salles** 22 janvier.

Candide en Amérique

Séduction en mode mineur

de Gary Winick

Évocation par trop légère des amours adolescentes, cette comédie de mœurs tournée sur support numérique amuse sans réellement convaincre. Par Nathalie Margelisch

Le vif débat entre les adeptes de la bonne vieille pellicule et ceux du numérique est loin d'être terminé. Si la supériorité du second ne fait aucun doute pour un George Lucas («Star wars: épisode II – L'attaque des clones» a été tourné entièrement en numérique), beaucoup restent sceptiques. Pourtant, quelques producteurs n'ont pas hésité, il y a trois ans, à créer la société InDigEnt, spécifiquement vouée à la confection de films à petit budget tournés en DV (Digital Video). Au nombre de ces derniers, «Séduction en mode mineur» réalisé par Gary Winick, l'un des fondateurs d'InDigEnt (voir encadré).

Oscar (Aaron Stanford), jeune adolescent de 15 ans, rejoint sa famille pour Thanksgiving. En guise de festivités, il se retrouve confronté aux questions indiscrètes de son père sur sa vie amoureuse, aux avances audacieuses d'une amie de la famille et, surtout, à sa passion secrète pour sa belle-mère, Eve (Sigourney Weaver). Très à l'aise dans le registre comique, Gary Winick élabore force quiproquos, situations gênantes et réussit quelques scènes très drôles. Il oublie malheureusement que les passions adolescentes peuvent être douloureuses et, tout à sa légèreté, néglige de parer son sujet d'un minimum d'épaisseur. La bonne tenue des dialogues attise la curiosité sans jamais dépasser les clichés: considérations sur l'âge, amours interdites et citations de Voltaire, tout a déjà été dit et redit. Et ce n'est pas le recours au numérique qui permet de le faire oublier! D'autant moins que les acteurs, excellents, ne sont pas mis en valeur visuellement. Pour agréable qu'il soit, le film risque de s'effacer très vite des mémoires. *f*

Diane (Bebe Neuwirth), amie de la famille sensible au charme d'Oscar (Aaron Stanford)

Titre original «Tadpole». **Réalisation** Gary Winick. **Scénario** Heather McGowan, Niels Mueller, Gary Winick. **Image** Hubert Taczanowski. **Musique** Renaud Pion. **Son** Ira Spiegel. **Montage** Susan Littenberg. **Décors** Anthony Gasparo. **Interprétation** Sigourney Weaver, Aaron Stanford, John Ritter, Bebe Neuwirth... **Production** Dolly Hall Productions, IFC Productions, InDigEnt; Alexis Alexanian, Dolly Hall, Gary Winick. **Distribution** Monopole Pathé (2002, USA). **Site** www.miramax.com/tadpole. **Durée** 1 h 18. **En salles** 8 janvier.

La preuve par InDigEnt

InDigEnt (qui ne signifie par nécessiteux, mais bien Independant Digital Entertainment!) est une société de production créée en 1999 par Gary Winick, John Sloss, Jonathan Sehring et Caroline Kaplan. Inspirés par le succès de «Festen» de Thomas Vinterberg, ils trouvent dans l'utilisation des petites caméras numériques certaines facilités et décident de produire dix films à petits budgets entièrement tournés sur ce support. Cette alternative aux lourdeurs croissantes de la production indépendante américaine soulève l'intérêt de quelques réalisateurs, mais aussi d'acteurs comme Campbell Scott et Ethan Hawke. D'abord discrète, la présence de ces films dans les festivals s'est vue gratifier d'une attention particulière cette année à Sundance, où deux d'entre eux ont été distingués[1]. Alors, effet de mode ou véritable révolution? Difficile à dire. Ce qui est sûr, au vu de l'affligeant «Chelsea Walls» d'Ethan Hawke et du futile «Séduction en mode mineur», c'est que si tout le monde ou presque peut empoigner une caméra numérique, peu sont capables de prétendre au talent d'un Vinterberg.

1. «Séduction en mode mineur» de Gary Winick et «Personal Velocity: Three Portraits» de Rebecca Miller.

Gag assassin

Rire et châtiment d'Isabelle Doval

Un boute-en-train survolté s'aperçoit qu'il fait – littéralement – mourir de rire ses interlocuteurs. José Garcia jubile dans un rôle de cabotin. Étonnant, non? Pas vraiment. Par Charlotte Garson

Malgré son titre, «Rire et châtiment» n'a qu'un rapport fortuit et anecdotique avec le roman de Dostoïevski. Vincent (José Garcia), ostéopathe et amuseur public égocentrique, ne s'en inspire que pour échafauder un mensonge censé lui permettre de reconquérir sa femme (Isabelle Doval). Il n'en demeure pas moins que la référence à Dostoïevski a bien ici le dessein de nous faire comprendre que malgré les pitreries paillardes assénées par le film, l'heure est grave: non seulement Vincent vient de se faire quitter, mais il nage en plein déni, refusant absolument d'admettre que sa déprime passagère est due à son angoisse profonde de la mort.

Cette trame pour le moins simpliste (la découverte, pendant plus d'une heure et demie, qu'il n'y a pas que les plaisanteries grasses dans la vie) donne l'occasion à José Garcia de se livrer corps et âme dans un rôle que l'on suppute ne pas être un contre-emploi. Que ce soit dans les séances d'ostéopathie avec bruitage ad hoc, le cours de secourisme avec Benoît Poelvoorde ou un numéro de danse folklorique tzigane, Garcia bondit, exultant d'être au centre de chaque scène et même de chaque cadre (le fait que la réalisatrice soit sa femme dans la vie y est peut-être pour quelque chose!...).

A l'instar de l'épouse de Vincent lassée d'être négligée, le spectateur, d'abord enthousiaste, finit par trouver cette dépense d'énergie épuisante. Pourtant, ce n'est que lorsqu'il quitte la veine purement comique pour s'aventurer dans les «prôfondeurs» psychologiques que «Rire et châtiment» déçoit vraiment par la platitude de son propos. Rire aussi rarement dans un film se voulant d'un comique à la force de frappe mortelle, voilà un paradoxe qui rend les scènes de mort par crise d'hilarité pénibles à regarder... *f*

Vincent (José Garcia), blagueur à l'humour fatal

Réalisation Isabelle Doval. **Scénario** Isabelle Doval, Olivier Dague. **Image** Denis Rouden. **Musique** Alexandre Desplat. **Son** Kamel Ouazene. **Montage** Bénédicte Teiger. **Décors** Olivier Raoux. **Interprétation** José Garcia, Isabelle Doval, Laurent Lucas... **Production** MP Productions, Europa Corp.; Alain Manou-Mani, Michel Propper. **Distribution** Monopole Pathé (2003, France). **Durée** 1 h 34. **En salles** 22 janvier.

Les beaux métiers du vol

Les neuf reines de Fabián Bielinsky

Bien qu'argentin, «Les neuf reines» n'est pas un «film du Sud» évoquant l'exotisme touristique flattant l'esprit d'ouverture des bien-pensants, mais un sympathique thriller de gangsters fichtrement bien ficelé. Par Alain Freudiger

Construit autour d'une escroquerie – la vente d'un faux des Neuf reines (timbre rare de la République de Weimar) considérée par Juan et Marcos (excellent Ricardo Darín) comme le «coup du siècle» – le film s'amuse à brouiller les pistes, à jouer avec le spectateur comme les deux protagonistes jouent entre eux. Ici, pas d'action superficielle ni de violence stupide, mais un bon tableau de la pratique subtile de l'arnaque. Cette activité, qui se décline en moult spécialités qui sont autant de «métiers», exige en effet tout un savoir-faire technique, psychologique et relationnel que le cinéaste prend plaisir à détailler.

Le raffinement des fourberies ou des bluffs transforme le champ du récit en combat de ruses qui n'épargne pas le spectateur, blousé non sans délectation par une narration apparemment sans malice se révélant parfois retorse. Car sous ses dehors lisses et la légèreté d'un filmage frisant la désinvolture, «Les neuf reines» révèle une maîtrise de la tactique d'une redoutable efficacité.

L'art du polar n'est certes pas nouveau, ni les pistes savamment piégées par l'auteur, mais l'on a rarement vu une telle habileté dans le trompe-l'œil narratif, rehaussé de surcroît par la rareté des ellipses, étant donné qu'on ne perd jamais de vue les protagonistes d'une action qui se déroule en l'espace de vingt-quatre heures. S'articulant autour de l'amitié, de la confiance et de la trahison, le film dessine aussi, en creux, le portrait fragmentaire de l'Argentine en corruption, en famille et en crise. La fin du film, grossièrement bâclée, est certes ratée, mais au fond peu importe; car en fin de compte, l'intérêt premier d'un film réside dans ce qu'il ouvre, non dans ce qu'il ferme. *f*

Titre original «Nueve reinas». **Réalisation, scénario** Fabián Bielinsky. **Image** Marcelo Camorino. **Musique** César Lerner. Son Óscar Velzi. **Montage** Sergio Zottola. **Décors** Marcelo Salvioli. **Interprétation** Gastón Pauls, Ricardo Darín, Leticia Brédice... **Production** Naya Films, Patagonik Film Group; Pablo et Cecilia Bossi. **Distribution** Xenix Film (2000, Argentine). **Site** www.metrofilms.com/9reines. **Durée** 1 h 55. **En salles** 22 janvier.

Juan (Gastón Pauls) et Marcos (Ricardo Darín)

films
REVUE SUISSE DE CINÉMA
XENIX FILM
10 billets pour le film
Les neuf reines
En salles dès le 22 janvier
Offre exclusivement réservée aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Dès le 6 janvier, les membres du Cercle de Films exclusivement peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro)

Des premiers émois aux derniers soupirs

Iris de Richard Eyre

Fragments biographiques de l'écrivaine britannique Iris Murdoch, célèbre pour sa liberté et frappée par la maladie d'Alzheimer à la fin de sa vie, « Iris », au-delà du ton tragique, est une romance inhabituelle.
Par Alain Boillat

Soyons clairs : ceux qui abhorrent toute effusion de sentimentalité au cinéma s'abstiendront de voir « Iris ». Il faut toutefois lui reconnaître un traitement cohérent et bien mené des liens entre mémoire et amour. De plus, ce film courageux n'hésite pas à réunir en son héroïne la figure de l'intellectuelle et celle de la vieille femme, deux aspects plutôt dissociés par les productions courantes. On ne voit en effet pas tous les jours Kate Winslet, l'héroïne de « Titanic », condamnée à sombrer dans les eaux glacées de l'amnésie. Le film s'ouvre d'ailleurs en milieu aquatique, là où se confondent présent et passé, milieu amniotique qui préfigure la régression ultérieure.

Alors qu'Iris-la-philosophe n'a cessé de méditer sur les liens entre langage et pensée, on la retrouve quittée par les mots, étrangère à elle-même et aux autres. Le seul être qui ne l'abandonne pas à son inexorable dégradation et s'obstine de façon touchante (parce que vaine) à la guérir, est celui qui fut son conjoint pendant 40 ans, John Bayley, auteur des textes dont le film est une transposition. Nous épousons donc le regard subjectif de ce compagnon de toujours qui lui vouait une admiration sans bornes, mais souffrait de devoir s'effacer devant celle qui se donnait à d'autres hommes et femmes. Ainsi, lorsque l'état d'Iris devient végétatif (puis quasi « minéral »), John acquiert une place centrale, récusant *in fine* le ton féministe des scènes en flash-back. Dès lors, l'accent est mis sur la profonde affection qu'il témoigne à Iris, sur sa volonté de la comprendre tout en acceptant ses secrets. En ce sens, le film est avant tout une peinture des paradoxes de l'amour, les premiers émois faisant écho aux derniers soupirs. *f*

John Bayley (Jim Broadbent) et Iris (Judi Dench)

Réalisation Richard Eyre. **Scénario** Richard Eyre, Charles Wood, d'après John Bayley. **Image** Roger Pratt. **Musique** James Horner. **Son** Glenn Freemantle. **Montage** Martin Walsh. **Décors** Gemma Jackson. **Interprétation** Judi Dench, Kate Winslet, Jim Broadbent... **Production** InterMedia Film Equities, BBC Films, Miramax Films ; Robert Fox, Scott Rudin. **Distribution** Rialto Film (2001, USA / GB). **Site** www.miramaxhighlights.com/iris. **Durée** 1 h 31. **En salles** 8 janvier.

Chassez ce naturel féminin !

Respiro d'Emanuele Crialese

Avec «Respiro», Emanuele Crialese offre un émouvant portrait de femme d'une île italienne isolée. Entre chronique réaliste et légende intemporelle. Par Charlotte Garson

Comme l'héroïne de «Breaking the Waves» de Lars von Trier, celle de «Respiro», Grazia (Valeria Golino), est une femme simple dans tous les sens du terme. C'est à travers les yeux de Pasquale, son fils aîné âgé de 13 ans, que l'on perçoit son affection débordante pour ses trois enfants, son goût pour les petits plaisirs de la vie et sa sensualité aussi torride qu'innocente. Cela suffit, bien sûr, pour la faire suspecter de maladie mentale par les habitants de Lampedusa, l'île sicilienne où elle vit avec son mari pêcheur. Bien qu'inspiré par une légende locale, « Respiro », loin de styliser personnages et lieux, réussit à les incarner intensément par un rendu des couleurs, de la lumière et des sensations qui fait tout son intérêt, notamment dans la scène aquatique finale, d'une grande poésie.

Si le babil et la gestuelle caricaturale de petit Sicilien de Filippo, le cadet, tirent le film vers la comédie de mœurs, la peinture de la vie du village – les jeux cruels des jeunes dans les coins les plus sauvages de l'île ou l'accueil réservé aux policiers venus du continent – ne sont pas sans rappeler certains chefs-d'œuvre du néoréalisme italien, notamment «La terre tremble» de Visconti. L'interprétation de Valeria Golino, jeune femme spoliée de sa belle assurance et contrainte à se faire oublier, évite le psychologisme torturé qui aurait fait basculer le film dans l'étude de cas clinico-sociale – même si la pression culturelle sur les femmes est clairement désignée. Primé à la Semaine de la critique de Cannes en 2002, ce second long métrage d'Emanuele Crialese a le mérite de puiser dans le terroir sans pour autant en tirer une carte postale foklorique. Bref, de laisser le récit et le spectateur... respirer. *f*

Grazia (Valeria Golino) et ses enfants

Réalisation, scénario Emanuele Crialese. **Image** Fabio Zamarion. **Musique** John Surman. **Son** Pierre-Yves Lavoué. **Montage** Didier Ranz. **Décors** Beatrice Scarpato. **Interprétation** Valeria Golino, Vincenzo Amato, Francesco Casisa... **Production** Fandango, Roissy Films, Les Films des Tournelles ; Domenico Procacci. **Distribution** jmh (2002, Italie / France). **Site** www.respiro-lefilm.com. **Durée** 1 h 30. **En salles** 22 janvier.

La mélancolie, en Somme

Bord de mer

de Julie Lopes-Curval

Caméra d'or à Cannes, ce premier film doux-amer brosse les portraits d'habitants et de vacanciers d'une ville balnéaire de la baie de Somme.
Par Charlotte Garson

L'été, les cabines de bain joliment désuètes habillent de couleurs gaies la longue plage de galets de Cayeux, station balnéaire autrefois très fréquentée. Mais qu'on ne s'y trompe pas: personne ne semble heureux de vivre dans cette ville fantôme, où les seuls vacanciers (Ludmila Mikaël et sa petite famille) viennent avant tout par nostalgie de ce que fut ce lieu. Pourtant, seule Marie (Hélène Fillières), jeune femme qui n'a pour avenir que la conserverie de poisson où elle travaille et une vie déprimante avec Paul, son amant obsédé par une mère flambeuse (Bulle Ogier), quittera Cayeux au bras d'un petit cadre mal marié.

En tissant les liens, les regrets et les amours manquées des uns et des autres sur ce bord de mer mélancolique, le film parvient à rendre subtilement la sensation du temps qui s'écoule lentement. Au lieu du changement de saison en saison, c'est bien plutôt l'érosion des choses et des gens que capte la réalisatrice, usure que métaphorise l'étrange industrie du cru, une usine de traitement des galets. La cinéaste Julie Lopes-Curval s'éloigne tout autant du naturalisme de certains autres films tournés dans le Nord de la France et qui évoquent cette même souffrance – mélange de solitude et de désespoir social – comme «Karnaval» de Thomas Vincent, que du lyrisme d'un Bruno Dumont qui filmait son Bayeux natal dans «L'humanité». Mais, malgré une esthétique qui fait écho aux «Vacances de M. Hulot» de Jacques Tati et un sens manifeste du cadre et du découpage scénaristique, «Bord de mer», à la manière de cette usine dont l'utilité demeure mystérieuse au-delà du semblant de vie socioéconomique locale qu'elle préserve, donne parfois l'impression de fonctionner à vide, belle machine formelle aussi polie que les galets de Cayeux. *f*

La plage de galets de Cayeux

Réalisation Julie Lopes-Curval. **Scénario** Julie Lopes-Curval, François Favrat. **Image** Stephan Massis. **Musique** Naked, Nicolas Gerber, Christophe Chevalier. **Son** Sophie Laloy. Montage Anne Weil. **Interprétation** Bulle Ogier, Ludmila Mikaël, Hélène Fillières... **Production** Sombrero Productions; Alain Benguigui. **Distribution** JMH (2002, France). **Durée** 1 h 28. **En salles** 8 janvier.

Une journée qui dure des plombes!

24 heures de la vie d'une femme

de Laurent Bouhnik

S'inspirant d'une nouvelle de Stefan Zweig, le cinéaste français mélange trois époques différentes pour illustrer, avec un académisme frigide, une histoire de passion. Par Laurent Asséo

C'est tout le mal qu'on lui souhaite: «24 heures de la vie d'une femme» recevra peut-être un césar pour ses décors et ses costumes. D'ores et déjà, cette réalisation de Laurent Bouhnik mérite d'obtenir la palme du pompiérisme cinématographique. Si on veut voir à quoi ressemble un film académique, il faut courir se languir devant cette adaptation d'une nouvelle de Stefan Zweig publiée en 1934. Par peur de tomber dans le décalque littéral de l'œuvre littéraire, le cinéaste et son coscénariste ont cru bon de rajouter un épisode contemporain à une histoire qui se déroulait déjà sur deux époques différentes.

De nos jours, un vieil homme désabusé, Louis (Michel Serrault), rencontre une jeune fille sur la Côte d'Azur. Il lui raconte le secret qui a bouleversé son adolescence. Dans les années 30 ensoleillées, le jeune Louis a été le confident d'une femme riche, mûre et digne (Agnès Jaoui), qui lui narrait l'aventure marquante de sa vie. Vingt ans auparavant et pendant vingt-quatre heures, elle avait vécu une passion intense pour un joueur incorrigible.

L'ajout de séquences actuelles n'empêche pas le film d'être une plate illustration du court roman de Zweig. Au lieu d'approfondir son sujet, le cinéaste s'est surtout intéressé à composer de «belles images», en pensant qu'il suffisait d'empiler les décors «art nouveau», les symboles expressionnistes pour restituer la sensualité d'une époque. Contrairement au Raoul Ruiz du «Temps retrouvé», Laurent Bouhnik n'assume même pas jusqu'au bout certains partis pris formels de distanciation et de frontalité picturales. Inutile de dire que ce fatras décoratif rend toute passion cinématographiquement bien stérile. *f*

Marie Collins Brown (Agnès Jaoui)

Réalisation Laurent Bouhnik. **Scénario** Laurent Bouhnik, Gilles Taurand, d'après Stefan Zweig. **Image** Gilles Henry. **Musique** Michael Nyman. **Son** Lucien Balibar, Christian Fontaine. **Montage** Hervé de Luze, Jacqueline Mariani. **Décors** Tanino Liberatore. **Interprétation** Agnès Jaoui, Michel Serrault, Nikolaj Coster-Waldau... **Production** Playtime, Road Movies, Grosvenor Park; Jean Cottin, Etienne Comar. **Distribution** Agora Films (2002, France). **Durée** 1 h 45. **En salles** 22 janvier.

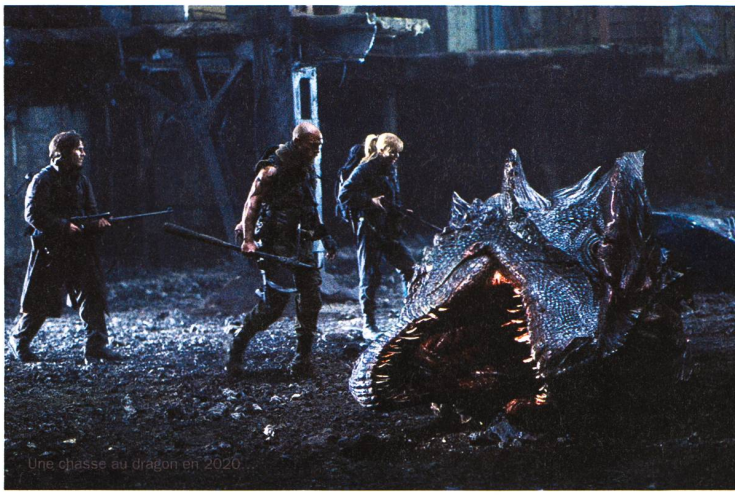
films
REVUE SUISSE DE CINÉMA
AGORA FILMS
20 billets pour le film
24 heures de la vie d'une femme
En salles dès le 22 janvier
Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Dès le 6 janvier, les membres du Cercle de Films exclusivement peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par numéro)

Au feu les dragons!

Le règne de feu

de Rob Bowman

Partants pour un gros film d'action postapocalyptique plein de dragons? Dans les limites de ce contrat, «Le règne de feu» peut être considéré comme une belle réussite. Par Norbert Creutz



Une chasse au dragon en 2020...

Ne parlez plus de dragons à un producteur hollywoodien! Une malédiction semble peser sur l'espèce, régulièrement responsable de déceptions au box-office (« Dragonslayer », « Dragonheart », « Dungeons and Dragons »), tendance que le mégaflop estival de ce « Règne de feu » n'aura fait que confirmer. Dommage. Pour une fois qu'un gros film d'aventures et d'action tient ses promesses...

Cela commence comme un remake des «Monstres de l'espace» (« Quatermass and the Pit » de Roy Ward Baker, 1967): des travaux dans le métro londonien réveillent un monstre endormi. Ici, un dragon. Aussitôt, il croque la mère du petit Quinn et s'envole dans les airs. Une ahurissante séquence de montage plus tard, qui explique la fin du monde suite à une prolifération des dragons, on retrouve Quinn en 2020, devenu chef d'une communauté de survivants retranchés dans un manoir du Northumberland. Ils sont quasiment réduits à des conditions de vie moyenâgeuses, sauf que les spectacles pour enfants racontent l'histoire de « La guerre des étoiles » (« Star Wars »)! Arrive l'Américain Van Zan avec sa colonne de blindés de l'armée, un cinglé qui défie également les dragons dans les airs. En unissant leurs forces, arriveront-ils à redonner une chance à l'humanité?

Rob Bowman (« Aux frontières du réel / X-Files ») a pris la chose au sérieux et on ne peut que l'en féliciter. Défendu par des acteurs également convaincus (Christan Bale et Matthew McConaughey sont impressionnants), le film a de l'allure et sait user à bon escient de ses effets spéciaux, très spectaculaires. Que demander de plus? Peut-être un sous-texte psy ou politique, ici a peine amorcé. On espère voir un jour toutes les scènes coupées sur le DVD... *f*

Titre original «Reign of Fire». **Réalisation** Rob Bowman. **Scénario** Gregg Chabot, Kevin Peterka, Matt Greenberg. **Image** Adrian Biddle. **Musique** Ed Shearmur. **Son** Patrick Dodd. **Montage** Thom Noble. **Décors** Wolf Kroeger. **Interprétation** Christian Bale, Matthew McConaughey, Izabella Scorupco, Gerard Butler, Alice Krige... **Production** Touchstone Pictures, Spyglass Entertainment; Gary Barber, Roger Birnbaum, Lili Fini Zanuck, Richard D. Zanuck. **Distribution** Buena Vista (2002, USA). **Site** www.reignoffire.com. **Durée** 1 h 42. **En salles** 15 janvier.

Le Cercle de *films*

POUR CONTRIBUER À ASSURER L'INDÉPENDANCE DE *FILMS* ET PRÉSERVER SA LIBERTÉ DE TON, ADHÉREZ À L'ASSOCIATION DES LECTEURS LE CERCLE DE FILMS ET PROFITEZ DES AVANTAGES RÉSERVÉS À SES MEMBRES:

Carte de membre Scope à Fr. 100.- par année

- 1 abonnement d'une année à *films*
- 2 abonnements «découverte» (3 numéros) à offrir à vos amis
- 2 invitations pour chaque avant-première du Cercle de Films
- 2 billets de cinéma gratuits réservés en priorité aux membres du Cercle de Films

Demandes honorées dans la limite des billets disponibles. Maximum 2 billets par personne et par numéro de *films*

Carte de membre Superscope à Fr.200.- par année

- 1 abonnement d'une année à *films*
- 4 abonnements «découverte» (3 numéros) à offrir à vos amis
- 1 DVD sélectionné par la rédaction
- 2 invitations pour chaque avant-première du Cercle de Films
- 2 billets de cinéma gratuits réservés en priorité aux membres du Cercle de Films

Demandes honorées dans la limite des billets disponibles. Maximum 2 billets par personne et par numéro de *films*

- **Avec la carte Superscope, réduction sur le prix des billets de cinéma dans les salles suivantes dès le 1er janvier 2003:**

- **Aigle, Cinéma Cosmos** Fr. 4.- de réduction par billet (sur le plein tarif)
- **Aubonne, Cinéma Rex** Fr. 10.- au lieu de Fr. 12.- par billet
- **Bex, Cinéma Grain d'Sel** Fr. 10.- au lieu de Fr. 13.- par billet
- **La Chaux-de-Fonds, Cinéma ABC** Fr. 11.- au lieu de Fr. 14.-par billet
- **Montreux, Cinémas Hollywood** Fr. 4.- de réduction par billet (sur le plein tarif)
- **Orbe, Cinéma Urba** Fr. 4.- de réduction par billet (sur le plein tarif)
- **Pully, Cinéma City Club** Fr. 5.- de réduction par billet (sur le plein tarif)
- **Sainte-Croix, Cinéma Royal** Fr. 10.- au lieu de Fr. 13.- + 1 consommation à Fr. 3.-
- **Vevey, Cinémas Rex et Astor** Fr. 4.- de réduction par billet (sur le plein tarif)

N'hésitez plus: adhérez au Cercle de Films, version Scope ou Superscope!

Vous pouvez vous inscrire au moyen de la carte qui se trouve au milieu de ce numéro. Vous pouvez aussi transmettre votre demande d'adhésion à l'adresse e-mail contact-abos@revue-films.ch, sur le site www.revue-films.ch ou en appelant au 021 642 03 36 - 30

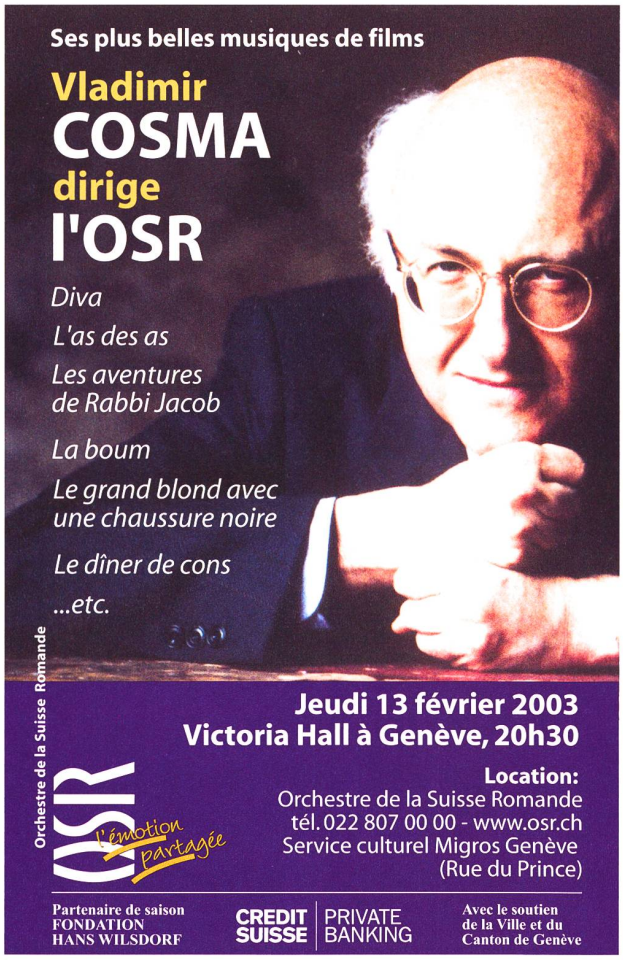
François Berléand en producteur de reality shows et Guillaume Canet

Jeune loup, vieux vautour

Mon idole de Guillaume Canet

Sans éviter la complaisance d'une satire fascinée par l'objet qu'elle dénigre, « Mon idole » offre à François Berléand un rôle de salaud jubilatoire. Par Charlotte Garson

La portée satirique du premier long métrage de Guillaume Canet s'évente dès les premières scènes: sur le plateau d'une émission de télé-poubelle dont le concept consiste à faire pleurer les invités (le perdant voit pleuvoir sur sa tête des mouchoirs en papier), le présentateur-vedette (Philippe Lefebvre) humilie entre les prises son assistant, par ailleurs « chauffeur » de salle. Comme ce dernier est interprété par le réalisateur, mieux vaut, pour profiter des 110 minutes du film, épouser ses espoirs et ses craintes; mais comment s'identifier à ce « petit con » ? Ce problème scénaristique mis à part et son pseudo propos-choc désamorcé, « Mon idole » demeure une comédie plaisante qui offre à François Berléand des dialogues d'une vulgarité désopilante dans le rôle d'un directeur de production télé aussi cynique que dépressif, aussi tyrannique qu'enfantin.

Flatté par les promesses d'avancement qu'il lui a faites, le jeune loup se laisse attirer dans le nid douillet de ce patron qu'il idolâtre. Mais sous prétexte d'un week-end studieux à la campagne, le vieux (éleveur de vautours à ses heures) et sa jeune et jolie épouse lui font passer un test de recrutement: lassés de leur télé à écran plat, ils sont à la recherche d'un bouffon au pair pour pimenter leurs lignes de coke et satisfaire Madame, l'homme de pouvoir étant bien sûr impuissant. Sans atteindre la cruauté sociale d'un Chabrol, « Mon idole » confine parfois à l'inquiétante étrangeté, comme lorsque le couple apparaît dans toute sa monstruosité au solarium, les yeux cachés par des couvre-paupières en plastique. Champagne et haute couture mis à part, la vie privée des inventeurs de reality shows n'aurait donc rien à envier aux existences pathétiques dont ils nourrissent leur voyeurisme.

Réalisation Guillaume Canet. **Scénario** Guillaume Canet, Philippe Lefebvre. **Image** Christophe Offenstein. **Musique** Sinclair. **Son** Pierre Gamet. **Montage** Stratos Gabrielidis. **Décors** Alain Veissier. **Interprétation** Guillaume Canet, François Berléand, Diane Kruger... **Production** Les productions du trésor; Alain Attal. **Distribution** JMH (2002, France). **Site** www.monidole-lefilm.com. **Durée** 1 h 50. **En salles** 18 décembre.